

DE QUELQUES ERREURS

SUR

LA PAPAUTÉ

SAINTE PIERRE.

LES PAPES D'AVIGNON.

CLÉMENT XIII ET CLÉMENT XIV.

LE POUVOIR TEMPOREL DES PAPES.

par

LOUIS VEUILLOT

RÉDACTEUR EN CHEF DE *L'UNIVERS*

*Nimis honorificati sunt amici tui Deus,
nimis confortatus est principatus eorum.
(Psalm. 138, 17.)*

Éditions Saint-Remi

– 2009 –

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

INTRODUCTION

L'ÉGLISE EST LE BIEN ; LE MAL NE VIT QUE POUR LA COMBATTRE. CULTE BORNÉ ET ÉPHÉMÈRE DE LA LIBRE PENSÉE POUR SES GRANDS HOMMES ; LÉGITIMITÉ, POPULARITÉ, PERPÉTUITÉ DU CULTÉ DES SAINTS DANS LE CATHOLICISME. — UN MOT SUR LE PRÉSENT OUVRAGE.

DEPUIS QUE L'ÉGLISE est née du sang de Jésus-Christ, elle seule existe véritablement sur la terre. Tout se fait pour elle ou contre elle avec une énergie aussi durable que son éternité. Elle est le Bien ; *le Mal ne vit que pour la combattre*. Il la combat par une négation continuelle et par une parodie incessante. Tout ce qu'elle fait, il le déclare mauvais, absurde, funeste, et en l'insultant il cherche à l'imiter. Il a ses dogmes, sa discipline, son culte, qui sont la négation obstinée et la contrefaçon servile des dogmes, de la discipline, du culte catholique. Articles de foi, sacrifices, grandes et petites dévotions, pénitences, rien n'y manque. *Les Saints surtout n'y manquent pas*, et c'est peut-être le point où les religions humaines et particulières se rendent avec plus d'assiduité plagiaires de la religion divine et universelle ; et la raison en est toute simple, quoique inconnue de la plupart de ceux qui la mettent en pratique, puisque le but intime et vraiment infernal de toutes ces religions est de supprimer DIEU au profit de l'homme et de faire de l'homme un dieu sans DIEU.

Les sectaires, les indifférents, les libres penseurs ont donc leurs saints, qu'ils appellent des « grands hommes », et qu'ils exposent à la vénération publique dans les rues et dans les carrefours. Sous la première république, si féconde en canonisations de ce genre comme en toutes sortes de créations religieuses, ils avaient consacré à ce panthéisme un panthéon. Lorsqu'ils virent que leur panthéon était sujet à se vider dans l'égoût, ils ne se découragèrent pas ; ils imaginèrent la mode des statues, maintenant florissante. Point de bourgade qui ne possède son

grand homme, au moins en buste¹. On prend ce que l'on trouve : il faut un *grand homme* à tout prix. Faute de mieux, à défaut d'écrivains, de mécaniciens, de militaires, on va jusqu'à décerner la statue à des Saints véritables, qui n'avaient pas été reconnus grands hommes jusque-là et qui le deviennent par décret municipal. C'est, dit-on, pour honorer le mérite, le talent, la gloire ; on fait bien de ne pas dire la vertu. S'il fallait honorer la vertu, on retomberait dans le martyrologe ; il faudrait demander à l'Église des noms qu'elle a déjà revêtus d'un éclat plus illustre. Les libres penseurs ne prétendent point l'imiter de cette façon.

Mais quelle vertu assez digne de solennels hommages trouvera-t-on là où l'Église n'a point trouvé assez de vertus ? Et cependant comment faire connaître et honorer parmi les peuples ce que l'Église ne connaît pas ou n'honore pas ? *Gloriam meam alteri non dabo*. Tout le culte de la libre pensée n'a rien pu contre cette parole. Ni livre, ni marbre, ni bruit, rien n'est capable, même ici-bas, d'assurer à l'homme ce peu de rayon qui est la gloire humaine, lorsque cette gloire n'est pas elle-même un reflet de la gloire de Dieu. Attendez cinquante ans, cent ans au plus ; sortez du petit groupe qui est la société lettrée et du petit espace qui est la localité : plus rien ne retentit, plus rien ne brille ; le grand homme, en dépit de sa statue, est comme s'il n'avait jamais été. Les peuples, à l'admiration desquels vous l'offrez, ignorent ce qu'il a fait, ne savent pas même son nom. S'ils le savent, ils n'en font nul cas. Qu'importe au peuple que ce personnage ait inventé une mécanique, écrit un livre, gagné une bataille ? Voilà bien de quoi toucher les âmes et les enflammer d'émulation ! L'homme de peine qui remplit tous les jours ses seaux aux pieds de la statue de Molière en est-il plus fier d'être homme ? Pense-t-il à faire des économies sur le cabaret pour se régaler du *Misanthrope*, et, s'il le faisait, en deviendrait-il meilleur ? L'homme de lettres, passant par

¹ (NDE) : Ou (et) sur les plaques des rues, où l'on ne compte plus le nom des assassins, des tyrans, des faussaires. Près de mon village est une ville de quelque importance qui a sa rue « Salvador Aliende » ; le tyran juif Fidel Castro doit bien avoir « sa » rue quelque part en France. Mais tout cela changera lorsque notre expiation aura satisfait le Ciel.

là, y trouve-t-il un bon vers ? L'homme de bien est-il tenté d'ôter son chapeau ? Ces statues dressées de tous côtés nous font un Olympe pareil à celui des païens : on ne connaît guère de vice qui n'y possède son représentant, et quelquefois tous les vices y sont glorifiés en une seule figure. On voit au fronton du Panthéon, entre beaucoup d'autres, Voltaire, Rousseau, Mirabeau, c'est-à-dire l'improbité, l'avarice, la diffamation, la révolte, la félonie, la débauche, l'athéisme, le suicide, les mauvais livres, les mauvais discours, les mauvaises actions, tous les péchés capitaux et toutes leurs catégories. Pauvres dieux ! mal établis dans leur immortalité viagère, inconnus du plus grand nombre, méprisés de ceux qui les connaissent, et dont ceux mêmes qui les adorent commencent par raturer pudiquement la biographie. Faites-les de bronze si vous voulez qu'ils durent.

L'Église demande d'autres titres ; elle ne vénère pas brutalement un don de l'esprit, une trouvaille dans les sciences, un succès dans les arts, les affaires ou la guerre ; mais, par le fait, en se préoccupant uniquement de glorifier Dieu, c'est elle qui glorifie vraiment l'humanité, puisque, sans tenir compte du hasard des talents et de la fortune des œuvres, elle couronne la force et la beauté de l'âme. Et comme la cause de ses récompenses est plus légitime, l'éclat en est incomparablement plus étendu, plus durable et plus beau. Les noms de ses Saints franchissent toutes les frontières de l'espace et du temps ; elle leur fait une popularité qui n'a point d'égal. Ce n'est pas dans une bourgade, c'est dans le monde entier qu'elle leur dresse d'inébranlables autels. Pour le peuple, c'est-à-dire pour la presque totalité des hommes, deux ou trois noms au plus surnagent de toute l'antiquité. On y parle (sans vénération) d'Alexandre et de César, symboles de la force. Qui jamais y connut, de nom seulement, Platon, Socrate, Aristote, Cicéron, Virgile, Auguste ? Il n'y a pas un paysan catholique qui ne sache très-bien ce que furent saint Pierre, saint Paul, saint Augustin, saint Louis, saint Vincent de Paul, et tant d'autres, divers d'époques et de pays. Sous toutes les latitudes ces *étoiles de l'humanité* divinisée sont visibles aux yeux des fidèles. Le paysan

breton fait la fête de sainte Rose de Lima et de sainte Thérèse ; il donne à ses filles les noms de ces vierges, qui ne sont ni de sa contrée ni de sa race ; et l'Indien des Andes, et le sauvage baptisé d'hier dans les eaux de la mer Glaciale adressent en même temps leur prière à sainte Geneviève et à saint Louis. Le Souverain Pontife vient d'inscrire au catalogue des héros de l'Évangile le nom d'une autre Geneviève, d'une pauvre petite bergère infirme, Germaine Cousin, qui vécut il y a deux siècles dans un hameau près de Toulouse, et qui mourut n'ayant fait autre chose que garder les brebis, souffrir et prier Dieu. Le nom de Germaine Cousin ira plus loin sur la terre et durera plus longtemps que le nom des glorieux de la terre. Il est douteux que jamais une place publique soit ornée de sa statue ; mais, avant qu'un siècle s'écoule, son image sera gardée avec respect dans sa patrie et loin de sa patrie, sous des huttes où l'on ne parlera pas des Alexandre, des César et des Napoléon. La pauvre Germaine ne sera pas seulement connue, ne sera pas seulement honorée et implorée ; elle sera *imitée*. D'humbles et grandes âmes, la prenant pour exemple, l'invoquant pour appui, voulant comme elle se rendre agréables à Dieu, deviendront comme elle des vases de foi, de pureté et de charité ; car c'est là le culte des Saints ; il met en honneur des mérites infiniment supérieurs aux dons du génie et de la fortune, et par là il rend ces mérites accessibles à quiconque veut sincèrement les acquérir. Ainsi le culte des Saints se perpétue pour le salut du monde, sans que jamais les efforts du Mal puissent l'abolir, ni l'impuissante jalousie de la sagesse et de la vertu purement humaines le remplacer.

En recueillant ici quelques aperçus touchant certains côtés du rôle immense que remplit dans le monde le Chef de l'Église, qui fait et proclame les Saints, nous ne craignons pas de dépasser les limites de l'introduction d'un petit ouvrage par de trop longues considérations sur le premier et le plus grand des Papes, et celui de tous les hommes mortels à qui Dieu a le plus puissamment communiqué le privilège de son immortalité. Quel nom, en effet, après celui de Dieu, est plus vivant sur la terre, et à quel homme

s'applique mieux ce cri d'allégresse du saint roi David : — « *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus ; nimis confortatus est principatus eorum ?* »

SAINT- PIERRE

I

SAINT PIERRE, PRINCE DES APÔTRES ET PRINCE DES SAINTS. APRÈS DIX-HUIT SIÈCLES, IL EST LE PERSONNAGE LE PLUS VIVANT DE L'HISTOIRE. — POUVOIR DU PAPE, LE PLUS SOLIDEMENT ÉTABLI DE TOUS LES POUVOIRS, LE PLUS ÉTENDU, LE PLUS DURABLE. — SECRET DE LA PUISSANCE ET DE LA GLOIRE DE SAINT PIERRE.

SAINT PIERRE, LE PRINCE DES APÔTRES, peut être appelé aussi le prince des Saints. Élu de JÉSUS-CHRIST pour être le fondement de l'Église, il a été formé par ce divin Maître à toutes les vertus qui allaient devenir l'auguste caractère de l'humanité régénérée, et il a reçu avec ces vertus nouvelles l'investiture d'un pouvoir tout nouveau et tout divin, que n'eurent pas avant lui les Justes les plus aimés de Dieu. Saint Pierre est le modèle des croyants, des pénitents, des apôtres, des docteurs, des pontifes, des martyrs. Toutes les auréoles sont autour de sa tête, toutes les palmes sont dans ses mains ; il a la sagesse d'en haut pour enseigner, la puissance d'en haut pour condamner et pour absoudre ; il tient les clefs du Ciel, et c'est à lui que l'humanité doit dire ce qu'il disait lui-même au Sauveur des hommes : — « *Vous avez les paroles de la vie éternelle.* »

Par la volonté de son Maître, saint Pierre a entrepris la plus étonnante révolution que le monde ait vue et que l'esprit de l'homme puisse concevoir ; par une assistance qui a été le prix de sa foi et de son courage, il l'a accomplie. Seul et pauvre, il a attaqué, il a renversé les dieux et l'empire de Rome. Il est mort sur la croix, du supplice des esclaves, mais en réalité législateur, pontife et roi de la terre, le premier roi de la seule dynastie qui soit éternelle ; vainqueur de César, qui était Néron, c'est-à-dire vainqueur de tous les vices et de toutes les erreurs ensemble, dans

le moment que l'erreur et le vice, maîtres incontestés des hommes, recevaient d'eux les honneurs divins. Il a brisé ce joug ignominieux ; il l'a brisé pour jamais en instituant cette royauté de la vérité qui ne laisse plus au mensonge de triomphe assuré ni paisible, qui ne lui permet plus d'étouffer la sainte révolte des consciences, et qui, toujours prête à combattre pour la justice, n'ignore pas qu'elle enchaîne la victoire lorsqu'elle accepte le martyre.

La gloire de saint Pierre, même en ce monde, surpasse, s'il est possible, ses travaux. Il y a bientôt dix-huit siècles pleins qu'un ministre infime de la police de Néron le conduisit au supplice ; après dix-huit siècles, il est le personnage le plus vivant de l'histoire. Toute langue a publié son nom, toute langue le prononcera jusqu'à la fin des temps.

Toute intelligence capable de recevoir l'Évangile a connu sa vie, a béni ses œuvres ; les plus nobles génies en ont médité les moindres circonstances ; la poésie et les arts y ont trouvé des inspirations ; la théologie en a tiré des lois. Son tombeau, visité de tous les peuples, est devenu une source de vie et l'arc-boutant de l'ordre social. Là il règne encore, protégé par la foi de ses innombrables enfants, maintenu au besoin par l'effroi de ceux-là mêmes qui jalourent sa puissance paternelle et qui seraient tentés de lui refuser leur hommage. Tout croule dans le monde si ce trône est ébranlé. De ce faite sublime, toujours battu d'orages formidables et impuissants, Pierre, vivant dans son successeur, investi de tous les privilèges que Jésus-Christ lui a donnés, gouverne les pasteurs et les troupeaux, enseigne, redresse, lie et délie, commande aux intelligences et dirige les âmes. *Vainement l'orgueil conteste ou se révolte*, en appelle au sophisme, à la ruse, à l'injure, à la force brutale, et quelquefois sépare tout un peuple et tout un empire ; ceux que l'ennemi entraîne dans les ténèbres conservent un souvenir et un besoin de la lumière qui les ramèneront. Pierre, assuré de l'obéissance de l'élite du genre humain, définit l'erreur et reste le roi de la vérité. Il n'y a pas de main assez forte pour abolir ses lois. Sa parole est la digue immuable que la mer affolée peut bien couvrir d'écume, mais ne

peut pas emporter ni franchir. Il voit sans trembler le furieux effort des révoltes, il écoute sans pâlir leur clameur immense, et, se tournant vers son peuple, il bénit deux cents millions d'âmes, dont l'*Amen*, fidèle, éveillant tous les échos de la terre, couvre à la fois la protestation de l'hérétique, la négation de l'incrédule et le cri passionné de la brute, qui hurle d'obéir. Tel est aujourd'hui ce pouvoir de Pierre, contre lequel, depuis Néron, se sont tour à tour et tous ensemble conjurés tout ce que l'espèce humaine a produit de géants. Il a vaincu Néron, Arius, Mahomet, Luther et Voltaire ; il embrasse le monde connu ; il est établi sur deux cents millions d'âmes, et ses conquêtes ne sont pas encore finies ; car la plénitude des nations entrera dans son bercail. Ainsi lui tient parole Celui qui lui a dit un jour : — « *Tu es pécheur d'hommes* ».

Or, ce mortel plus favorisé qu'Abraham, plus puissant que Moïse, plus inspiré que les prophètes ; ce législateur et ce pasteur de l'humanité, ce Vicaire de Jésus-Christ, qu'était-il pour de telles œuvres et qu'a-t-il fait pour une telle gloire. Quoiqu'il n'ait par lui-même ni fortune, ni force, ni génie, et pour toute science il savait conduire sa barque et raccommo­der ses filets ; mais il était droit et simple de cœur ; il crut en Jésus-Christ, il l'aima, et, lorsque Jésus-Christ lui commanda de quitter tout pour le suivre, il n'hésita point. C'est le secret de sa puissance et de sa gloire. A cause de cette simplicité d'où naquit sa foi, de cette foi d'où vint son amour, de cet amour dont le fruit fut l'obéissance, de cette obéissance qui ne connut rien d'impossible et qui ne refusa ni les travaux de l'apostolat, ni le martyre, Pierre, à son tour, fut aimé de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu le prit à son école et le forma pour être l'instituteur du genre humain. Écoutons là-dessus ce que la parole apostolique dit aux pauvres — « Vous avez la foi de saint Pierre et vous êtes chrétiens comme lui ; vous pouvez avoir la charité de saint Pierre et aimer Dieu comme lui ; par conséquent, vous pouvez, comme lui, mériter toute l'estime du Ciel. »

— « Voilà la véritable grandeur, une « foi animée de la charité, c'est-à-dire de l'amour de Dieu, et une charité soutenue de la foi. Car rien ne nous rend plus grands que ce qui « nous rend grands devant Dieu ; rien ne nous rend plus grands devant Dieu que ce

qui nous approche plus de Dieu, et rien ne nous approche plus de Dieu que la foi et l'amour de Dieu. Qu'importe que nous soyons revêtus de la pourpre ou couverts d'habits usés et déchirés, si sous ces habits usés et déchirés nous sommes plus agréables à Dieu que les princes sous la pourpre. Pierre, au lieu de demander à Dieu une fortune temporelle, au lieu de lui demander des trésors périssables et une puissance humaine, de mandons-lui une foi vive et ardente. — « Ce double mérite disposa saint Pierre à la souveraine dignité de l'Église où Jésus-Christ le voulait élever¹. »

Voilà une philosophie toute simple, toute populaire, toute pratique, en même temps que toute sublime, dont les orateurs chargés de célébrer les grands hommes à qui l'on dresse des statues trouveraient difficilement le texte dans la vie de leurs héros.

II

SAINT PIERRE À L'ÉCOLE DE JÉSUS. PRÉDILECTION DE N. S. POUR CE DISCIPLE. BOSSUET EXPLIQUE LE PLAN DE DIEU SUR SAINT PIERRE. AUTRES MOTIFS QUI ONT VALU À SAINT PIERRE L'HONNEUR DE SA MISSION. SAINT PIERRE A DONNÉ L'EXEMPLE DU RENONCEMENT ABSOLU, DE L'AMOUR VRAI, DE LA FOI PARFAITE.

MAIS CE QUE L'ON Y TROUVE MOINS ENCORE, ce qui surpasse toute beauté et décourage toute éloquence, c'est cette première partie de la vie de saint Pierre qui se passe à l'école de Jésus. Un Dieu descendant parmi les hommes pour les instruire, c'était la plus riante fiction des poésies antiques et le plus consolant débris de la vérité perdue. Au sein de ses misères, dont elle avait oublié la cause et dont elle ne connaissait pas même l'étendue, l'humanité aveugle et gémissante se refusait pourtant à croire qu'elle fût née du hasard et qu'elle fût d'elle-même le peu de biens qu'elle possédait. Elle se disait qu'un Dieu avait veillé sur son berceau et lui avait donné les lois et les arts. Combien la réalité nouvelle a dépassé tout ce que le génie des

¹ Le Bretonneau : *Mystères*.

poètes a pu ajouter à ce souvenir confus du Paradis, fidèlement gardé dans la conscience humaine !

Si l'on veut comparer ce que l'homme peut rêver de la bonté de Dieu et ce que cette même bonté peut faire pour l'homme, il faut lire dans Fénelon comment Mentor¹ instruit le futur roi d'Ithaque, et voir ensuite, dans l'Évangile, comment Jésus-Christ instruit ces pauvres artisans de Galilée, dont il va bientôt se servir pour changer la face du monde. Qui eût imaginé, qui eût osé concevoir ce miracle de l'amour divin : tant de patience, tant de tendresse, tant de majesté, toute la complaisance d'un ami, toute la bonté d'un père, toute la grandeur de la prescience de Dieu ! Il les appelle, il les aime, il se plie à la faiblesse de leurs connaissances et de leur jugement, il leur parle un langage qu'ils puissent entendre, il les nourrit, il les sert, il va guérir leurs parents malades ; et chacune de ses actions est ordonnée pour être leur règle lorsqu'ils auront reçu le commandement d'enseigner toutes les nations.

Mais aucun n'est instruit avec autant de vigilance et de prédilection que Simon-Pierre, et sans cesse il justifie avec éclat cette faneur glorieuse. Dès qu'il paraît dans l'Évangile, on le voit toujours confiant, humble, sincère, généreux, digne, par la constance de sa foi, de ce nom symbolique de Pierre, qui lui est donné dès le premier jour. Il est le premier partout. A lui s'adressent toutes les grandes paroles qui annoncent les développements, les conquêtes et l'éternel triomphe de l'Église. C'est assis sur la barque de Pierre, devenue déjà la barque de l'Église, que Jésus prononce la première instruction publique dont il soit fait mention dans les récits évangéliques². C'est Pierre qui,

¹ (NDE) *Mentor* était cet ami d'Ulysse, à qui le héros de la guerre de Troie confia à la fois le soin de l'île d'Ithaque et l'éducation de son fils Télémaque. L'Odyssée rapporte fréquemment qu'Athéna revêtait les traits de Mentor pour se porter au secours d'Ulysse. On doit à Fénelon un *Télémaque* qu'il avait destiné à l'éducation du Dauphin, le futur Louis XIV ; qui ne l'écouta guère, on le sait.

² La barque de l'Église, sur laquelle monte le Seigneur, n'est autre que celle dont Pierre fut établi le pilote, lorsque le Seigneur lui dit : — « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ». (Ambr., *Serm.* II).

aussitôt après ce discours, s'avançant en pleine eau sur le commandement de son Maître, jette le filet pour la pêche miraculeuse, et qui, reconnaissant la main de Dieu dans ce succès, s'humilie et tremble au lieu de s'enorgueillir. C'est lui qui, lorsque Notre-Seigneur veut soumettre à une épreuve la foi des Apôtres, s'écrie : — « *Vous êtes le Fils du Dieu vivant !* » C'est lui qui, pour rejoindre Jésus, n'hésite pas à s'élaner sur les flots ; c'est lui qui ose s'armer pour le défendre ; lui qui, surmontant la terreur que tous éprouvent, le suit jusqu'au prétoire ; lui qui, l'ayant renié clans le trouble de la peur, se repent à l'instant même et pleure amèrement ; lui enfin qui, malgré l'énormité de sa faute, connaît assez la miséricorde du Fils de Dieu et se sent assez sûr de son propre coeur pour lui dire :

— « *Seigneur, vous savez si je vous aime !* »

Et alors, en effet, Jésus, constatant et récompensant son amour, plus grand que celui des autres, et sa foi plus parfaite, lui confie le suprême empire des âmes pour toute la durée des temps :

— « *Pais mes brebis, pais mes agneaux.* »

Par la confession trois fois répétée de son amour, Pierre, dit saint Augustin, a effacé son triple reniement ; et le Fils de Dieu, comptant désormais sur son disciple, lui met dans les mains ce qu'il a de plus cher : *Pasce agnos meos, pasce oves meas* ; tout le bercail, sans distinction. Et tout ce qui n'est point du troupeau de Jésus-Christ n'est point du troupeau de saint Pierre ; et tout ce qui n'est point du troupeau de saint Pierre cesse d'être du troupeau de Jésus-Christ.

Bossuet nous montre ce plan de Dieu sur saint Pierre : — « Notre-Seigneur Jésus-Christ, voulant former le mystère de l'unité, choisit les Apôtres parmi tout le nombre des disciples ; et, voulant consommer le mystère de l'unité, il a choisi l'apôtre saint Pierre pour le préposer non-seulement à tout le troupeau, mais encore à tous les pasteurs, afin que l'Église, qui est une dans son état invisible avec son Chef invisible, fût une dans l'ordre visible de sa dispensation et de sa conduite avec son Chef visible, qui est saint Pierre, et celui qui, dans la suite des temps, doit remplir sa

place. Ainsi le mystère de l'unité universelle de l'Église est dans l'Église romaine et dans le siège de saint Pierre ; et, comme il faut juger de la fécondité par l'unité, il se voit avec quelle prérogative d'honneur et de charité le saint Pontife est le Père commun de tous les enfants de l'Église. C'est donc pour consommer le mystère de cette unité que saint Pierre a fondé par son sang et par sa prédication l'Église romaine, comme toute l'antiquité l'a reconnu. Il établit premièrement l'Église de Jérusalem pour les Juifs, à qui le royaume de Dieu devait être premièrement annoncé, pour honorer la foi de leurs pères, auxquels Dieu avait fait les promesses. L'ayant établie, il quitte Jérusalem pour aller à Rome, afin d'honorer la prédestination de Dieu, qui préférait les Gentils aux Juifs, dans la grâce de son Évangile ; et il établit Rome, qui était le chef de la Gentilité, le chef de l'Église chrétienne, qui devait être principalement ramassée de la Gentilité dispersée, afin que cette même ville, sous l'empire de laquelle étaient réunis tant de peuples et de monarchies différentes, fût le siège de l'empire spirituel qui de ait unir tous les peuples, depuis le levant jusqu'au couchant, sous l'obéissance de Jésus-Christ.

Car, avec la Vérité de l'Évangile, saint Pierre a porté à son Église la prérogative de son apostolat, c'est-à-dire la proclamation de la foi et l'autorité de la discipline.

Pierre, confessant la foi, entend de Jésus-Christ cet oracle : — « *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église* ». Saint Pierre, déclarant son amour à son Maître, revoit de lui ce commandement : — « *Pais mes brebis, pais mes agneaux !* » Pais les mères, pais les petits ; pais les forts, et pais les infirmes ; pais tout le troupeau. Pais, c'est-à-dire conduis. Toi donc, qui es Pierre, publie la foi et pose le fondement ; toi, qui m'aimes, pais le troupeau et gouverne la discipline¹. »

Mais arrêtons-nous davantage à cette première période de la vie de saint Pierre, le plus humble des hommes, appelé dans la familiarité du Dieu tout puissant.

¹ *Lettres à une demoiselle de Metz* ; 1662.

Si j'osais écouter le cri de mon cœur je conseillerais à ceux qui distribuent le pain de la parole de ramener souvent les fidèles à cette table préparée et servie des mains de Dieu. Que de scènes touchantes ! que de douces et invincibles lumières ! Comme tout est merveilleux, écrasant, pour ainsi dire, de bonté et d'amour ; et, cependant, comme en même temps Dieu ne fait rien qui ne soit digne de sa bonté et de sa sagesse ! Non, saint Pierre n'est pas indigne de l'affection de Jésus. Pour que le miracle de la diffusion de l'Évangile et de l'établissement de l'Église se dressât dans toute la durée des siècles comme le plus grand défi qui ait été jeté à la raison et à la force de l'homme, il fallait que les Apôtres fussent de simples et grossiers artisans, et Pierre, leur chef, le plus simple et peut-être le plus illettré de tous ; mais, en même temps, il devait être ce que nous le voyons, bon, pieux, sincère, aimable, si je l'ose dire, même par ses imperfections. Il savait une chose, que tout homme devait savoir parmi les Juifs : il savait que le Messie viendrait, et il l'attendait avec une foi pure, sans dissenter comme les Pharisiens, et sans demander, comme les Juifs charnels, que le Messie leur apportât les joies de la terre et le sceptre du monde. Plus éclairé par sa foi que les docteurs par leur science, il reconnut tout de suite Celui qu'il attendait, et Jésus aussi le reconnut : — « *Tu es Simon, fils de Jean ; désormais tu te nommeras Pierre* ». Et Pierre quitte tout pour suivre Jésus, donnant ainsi l'exemple du renoncement parfait ; car, quoique pauvre, il avait pourtant sa maison, sa barque, ses filets, et il était marié. Ce noble caractère explique cette glorieuse parole que Jésus lui adressa plus tard : — « *Tu es bien heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé ce que je suis, mais mon Père qui est dans les cieux. Sa foi ne s'ébranle jamais. Lorsque Jésus, parlant aux Douze, leur dit ces paroles : — « Ma chair est une nourriture, mon sang est un vrai breuvage », ils hésitent entre eux. « Ce discours, disent-ils, est trop dur ; qui peut le croire.*

Mais Pierre, interrogé par le Maître, fait une réponse qui raffermirait leur confiance ébranlée : — « Seigneur, où irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons parce que nous savons que vous êtes le Christ !, Fils de Dieu. Il

pose ainsi la raison décisive et universelle de la foi à tous les mystères. Nous croyons tout sur la parole d'un Dieu qui peut tout et qui nous aime. Combien Dieu doit chérir la simplicité et la candeur de cet hommage !

La foi de Pierre et son amour éclatent encore le jour de la Cène, lorsque Jésus se prépare à laver les pieds des Apôtres. Pierre refuse d'abord par humilité : — « À Dieu ne plaise, Seigneur, que vous me laciez les pieds ! » Mais Jésus lui ayant dit : — « Si je ne vous lave point les pieds, vous n'aurez point de part avec moi, » Pierre aussitôt s'écrie : — « Seigneur, non-seulement les pieds, mais la tête ! »

Il croit, il a confiance, même lorsque la nature défaillante semble trahir la foi. Au milieu de la tempête, il ne songe plus assez que la présence de Jésus suffit pour préserver la barque, mais il l'éveille : — « Sauvez-nous, Seigneur ; nous périssons. » Dans le prétoire il renie Jésus ; mais un seul regard de Jésus le convertit. Qui dira jamais, qui saura jamais ce que ce regard de Jésus et ce que ces larmes de saint Pierre ont touché et sauvé d'âmes ! Doux regard de la miséricorde infinie, qui vient encore, après dix-huit siècles, percer et purifier nos coeurs ingrats ; saintes et douces larmes du repentir, qui ont éteint et qui éteindront à jamais les flammes du vice en ce monde, et dans l'autre celles du châtement !

III

APOSTOLAT DE SAINT PIERRE, APRÈS LA MORT DE JÉSUS ; SUCCÈS DE SES PRÉDICATIONS, SES MIRACLES, SON ATTITUDE DEVANT LES PUISSANCES, SES LABORIEUX TRIOMPHES. — ÉTAT DE ROME DU TEMPS DE SAINT PIERRE ; QUELS ÉTAIENT LES MAÎTRES DE CETTE VILLE, ET SES GRANDS, ET SES PHILOSOPHES.

L'ŒUVRE VISIBLE DE JÉSUS-CHRIST est terminée. Par ses leçons, par ses exemples, par sa mort comme homme, par son autorité comme Dieu, il a formé celui qu'il veut laisser au monde pour maintenir ses enseignements et distribuer ses grâces. Il a rempli sa promesse en lui envoyant le Saint-Esprit. Pierre

paraît un homme tout nouveau. C'est alors que l'on voit véritablement le chef des Apôtres. Sans perdre son caractère simple, humble et docile, partout il se montre animé du plus ferme, du plus entreprenant courage. Il exerce le premier le périlleux ministère de la prédication, en proclamant publiquement la divinité de Jésus mis à mort ; et cette première prédication, ce premier coup de filet du pêcheur d'hommes fait entrer trois mille hommes dans le sein de l'Église, réduite aux disciples encore effrayés. Le premier il exerce le don des miracles : au nom de Jésus-Christ, il commande aux boiteux de naissance de se lever et de marcher, et après ce miracle un second discours convertit encore cinq mille personnes. Éternelles leçons, éternellement fécondes !

Jésus fait plus par son vicaire qu'il n'a voulu faire par lui-même : en trois années de prédication, il n'a rassemblé que le petit troupeau des Apôtres et des disciples ; deux discours de Pierre font entrer dans la nacelle huit mille hommes venus de toutes les nations et qui parlaient toutes les langues. L'Église est fondée. Que maintenant les Apôtres se dispersent : ils trouveront partout quelque fidèle qui aura entendu la voix de Pierre et qui recevra ses envoyés. Jésus guérissait les malades avec un attouchement ou avec une parole ; *l'ombre seule* de Pierre guérit. Bientôt il fait davantage : par une action hardie il se déclare l'interprète de la Volonté divine, et il assure à jamais la liberté du ministère évangélique.

On lui défend de prêcher ; et, quoique ce fût à lui plus spécialement que le Maître eût enseigné la soumission aux puissances en faisant un miracle pour lui donner occasion de payer le tribut, il sait jusqu'où cette soumission doit aller, et il déclare, au péril de sa liberté et de sa vie, qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; car, dit-il avec Jean : — « Nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues. » Voilà ce fameux *Non possumus*, qui, malgré toutes les tyrannies, a conservé au monde le bienfait de l'Évangile. Pierre le prononce le premier, et le premier en subit les conséquences. S'il ne donne pas le premier sa vie, réservée avant le martyre à des

travaux plus rudes que le martyr, il est le premier frappé et le premier captif. La merveilleuse et douloureuse destinée de l'Église se résume dans sa vie pleine de douleurs et de merveilles. Toujours poursuivi toujours délivré, toujours opprimé, toujours triomphant, secouru aujourd'hui par les hommes, demain par les anges, et le jour suivant enchaîné ; ici reçu en triomphe, là chassé avec ignominie ; à travers ces vicissitudes il exerce la plénitude de ce pouvoir qu'il n'a pas reçu des hommes et que les hommes ne sauraient lui retirer. Il exclut de l'Église l'imposteur qui veut y entrer à prix d'argent, il rend la vie au fils de la veuve qui faisait de bonnes œuvres, il punit de mort les chrétiens infidèles qui ont osé mentir au Saint-Esprit, il abolit la gêne des observances judaïques, il porte la lumière aux idolâtres et reçoit, dans la personne du centurion Corneille, les prémices de la Gentilité. Il n'y a rien de si grand sur la terre, et rien n'est plus humble que l'homme qui fait de si grandes choses. S'étant trompé une fois, à l'occasion des observances, non dans la doctrine, mais dans la conduite, il souffre d'être publiquement repris par Paul, dernier venu, Apôtre sorti d'entre les persécuteurs.

Mais ces comparaisons devant des juges iniques, ces coups, ces emprisonnements, ces voyages apostoliques dans la Judée, ces laborieux triomphes toujours achetés au poids de la sueur et du sang, tout cela n'est rien encore : il faut s'emparer de Rome, il faut renverser ce Capitole qui est la forteresse armée et terrible des faux dieux. Pierre part pour Rome.

Ce qu'était Rome alors, quelques noms le disent. De la mort de Notre-Seigneur à celle de saint Pierre, Caligula avait succédé à Tibère, Claude à Caligula, Néron à Claude. A mesure que les monstres se succédaient au suprême pouvoir le sénat les déclarait dieux. — « Tout était dieu dans Rome, dit Bossuet, excepté Dieu même ». A ces dieux, qui s'appelaient Tibère, Claude, Caligula, Néron, le sénat sacrifiait des victimes humaines. Un jour Néron tua sa mère ; le sénat en rendit de solennelles actions de grâces dans tous les temples de Rome. Tibère avait trouvé que les sénateurs l'adoraient trop ; ils n'en eurent point de honte, et ils adorèrent Néron comme ils avaient adoré Tibère. A l'un et à

l'autre ils livrèrent ceux d'entre eux qui fatiguaient les regards du tyran par un reste ou par une apparence de vertu. C'est le sénateur Tacite qui le rapporte, et il est croyable, car, probablement, il le fit lui-même. Tacite était un des hommes estimables de Rome. Il y en avait un autre, grand philosophe et grand écrivain, qui faisait des traités de morale où il enseignait le mépris des richesses, l'amour de la justice, le pardon des injures. Il se nommait Sénèque ; il avait été le précepteur (le Néron, il devint son ministre ; en quatre ans de faveur il amassa, par ses extorsions et par ses usures, cinquante-huit millions de notre monnaie. Lorsque Néron le consulta sur l'intention où il était de faire mourir sa mère, le moraliste Sénèque ne lui demanda qu'une chose, savoir par quels soldats on le ferait égorger ; et il écrivit en beau style l'apologie de ce crime, que l'empereur daigna réciter en présence du Sénat. Quant à la manière dont le sage Sénèque pardonnait les injures, Néron lui-même trouva qu'il se vengeait trop et dut lui imposer la clémence envers ses ennemis.

Tels étaient les maîtres, les grands et les philosophes de Rome. Reconnaissant officiellement trente mille dieux, d'après le catalogue de Varron, et, au fond, pleins de mépris pour toute cette vermine olympienne née des superstitions et des corruptions populaires, ils s'en tenaient à la philosophie matérialiste d'Épicure. Quant à leurs devoirs envers l'humanité, ils prenaient pour règle ce mot de Jules César, le meilleur peut-être de leurs grands hommes : — « *L'espèce humaine est une proie qui appartient au plus fort.* » Leur politique les obligeant de se ménager la faveur du peuple, ils l'achetaient et la conservaient en faisant égorger dans les jeux publics des milliers de victimes, en sorte que, soit pour satisfaire à l'avidité et aux caprices du prince, soit pour amuser la multitude, le sang humain ne cessait pas de couler. Les prêtres et les vestales assistaient à ces spectacles, que la religion consacrait en y répandant la première goutte de sang par la main d'un ministre des dieux. De l'autre côté du mur, sous les arcades du cirque, entre les cabanons où rugissaient les bêtes et ceux où les confecteurs se formaient la main en achevant les blessés, il y avait des lieux de débauche. Ce qu'étaient les mœurs

de la classe élevée, on le sait : Chateaubriand a osé les décrire ; mais « qui oserait raconter les cérémonies des dieux immortels et leurs mystères impurs ?... Il n'y avait nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin qu'elle ne l'était des mystères de la religion¹. »

Sous cette plèbe, qui se croyait libre, et sous ces patriciens, qui n'avaient de bien, de vie et d'honneur qu'autant que voulait leur en laisser César, gémissait le peuple immense des esclaves, déclinés de tous les droits de l'humanité et même de la qualité d'hommes. Ils travaillaient, ils mouraient, ils servaient comme leurs maîtres le jugeaient bon aux plaisirs et aux intérêts de leurs maîtres. Le proverbe disait « qu'il ne doit point y avoir de repos pour l'esclave » : *Non est otium servis*. L'esclave n'avait point d'âme ; la Grèce l'appelait un corps, *sôma* ; Rome une chose, *res*. Ce n'était qu'un outil dont on pouvait se servir sans relâche et sans scrupule, jusqu'à ce qu'il fût usé. Et quand la vie de l'esclave durait plus longtemps que ses forces, la sagesse écoutée de Caton enseignait qu'il fallait le laisser mourir de faim. Des patriciens employaient leurs esclaves à mendier, et les mutilaient avec l'ingénieuse cruauté de l'avarice, afin d'exciter davantage la pitié des passants. Cette industrie était fort pratiquée, et, comme en toute industrie, il y avait concurrence. Si l'un de ces possesseurs d'esclaves mendiants voyait quelque part un esclave plus estropié que n'étaient les siens ou couvert de plus hideuses plaies, il choisissait dans son troupeau ceux qu'il pourrait rendre semblables à celui-là ; il les condamnait à un supplice aussi long que leur misérable vie, afin qu'ils lui rapportassent chaque jour quelques deniers de plus. Pour protéger la vie des maîtres contre le désespoir des esclaves, la loi ne leur enjoignait pas de les traiter plus humainement ; elle condamnait ceux-ci au dernier supplice, fussent-ils par le nombre une *nation*, quand le maître mourait de mort violente. Ainsi furent exterminés sous Néron, par ordre du sénat, malgré les murmures du peuple, les quatre cents esclaves de Pidanius Secundus, assassiné dans sa maison.

¹ *Discours sur l'Histoire universelle.*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	3
L'ÉGLISE EST LE BIEN ; LE MAL NE VIT QUE POUR LA COMBATTRE. CULTE BORNÉ ET ÉPHÉMÈRE DE LA LIBRE PENSÉE POUR SES GRANDS HOMMES ; LÉGITIMITÉ, POPULARITÉ, PERPÉTUITÉ DU CULTÉ DES SAINTS DANS LE CATHOLICISME. — UN MOT SUR LE PRÉSENT OUVRAGE.	
SAINT- PIERRE	8
I	8
SAINT PIERRE, PRINCE DES APÔTRES ET PRINCE DES SAINTS. APRÈS DIX-HUIT SIÈCLES, IL EST LE PERSONNAGE LE PLUS VIVANT DE L'HISTOIRE. — POUVOIR DU PAPE, LE PLUS SOLIDEMENT ÉTABLI DE TOUS LES POUVOIRS, LE PLUS ÉTENDU, LE PLUS DURABLE. — SECRET DE LA PUISSANCE ET DE LA GLOIRE DE SAINT PIERRE.	
II.....	11
SAINT PIERRE À L'ÉCOLE DE JÉSUS. PRÉDILECTION DE N. S. POUR CE DISCIPLE. BOSSUET EXPLIQUE LE PLAN DE DIEU SUR SAINT PIERRE. AUTRES MOTIFS QUI ONT VALU À SAINT PIERRE L'HONNEUR DE SA MISSION. SAINT PIERRE A DONNÉ L'EXEMPLE DU RENONCEMENT ABSOLU, DE L'AMOUR VRAI, DE LA FOI PARFAITE.	
III	16
APOSTOLAT DE SAINT PIERRE, APRÈS LA MORT DE JÉSUS ; SUCCÈS DE SES PRÉDICATIONS, SES MIRACLES, SON ATTITUDE DEVANT LES PUISSANCES, SES LABORIEUX TRIOMPHES. — ÉTAT DE ROME DU TEMPS DE SAINT PIERRE ; QUELS ÉTAIENT LES MAÎTRES DE CETTE VILLE, ET SES GRANDS, ET SES PHILOSOPHES.....	
IV	21
MORT DE SAINT PIERRE ; NAISSANCE DU SECOND EMPIRE DE ROME. .	
LES PAPES D'AVIGNON	25
I	25
IDÉES ERRONÉES DE M. DE SACY SUR LA PAPAUTÉ. LA PAPAUTÉ EST, EN RÉALITÉ, L'IDÉAL D'UN GOUVERNEMENT CHRÉTIEN ET L'HISTOIRE DES ACTES DE DIEU PAR L'INTERMÉDIAIRE DES SOUVERAINS PONTIFES.	
II.....	28
ÉTAT DE LA PAPAUTÉ AU QUATORZIÈME SIÈCLE : SCHISME, HÉRÉSIES, CHAOS ; ÉLECTION DE MARTIN V. ERREUR DE CEUX QUI DISENT QUE	

LA PAPAUTÉ SOUFFRIT ALORS UN AFFAIBLISSEMENT NOTABLE. DES ÉVÉNEMENTS QUI SUIVIRENT LE CONCILE DE CONSTANCE.....	28
III	33
LES PAPES ONT TRAVAILLÉ À RECONQUÉRIR ROME ET LEUR INDÉPENDANCE : COMBIEN CE DOUBLE RECOUVREMENT IMPORTAIT À LA PAIX DU MONDE. LE CARDINAL EGIDIUS ALBORNOZ. ÉLECTION D'INNOCENT VI. VÉRITABLES CARACTÈRES DE LA PAPAUTÉ CONSIDÉRÉE DANS SON ENSEMBLE ; INJUSTICE DE M. DE SACY À SON ÉGARD	33
IV	39
LE PAPE ET L'EMPEREUR. — JUSTIFICATION DE BONIFACE VIII ET DE LÉON VIII. — DIFFÉRENCE ENTRE L'ANCIENNE ROME ET LA NOUVELLE.	39
V	43
COMMENT LES PAPES SONT DEVENUS LES DOMINATEURS DE L'EUROPE : SAINT NICOLAS IER ET PHOTIUS. VÉRITABLE POLITIQUE DES PAPES.	43
VI	46
LES LÉGATS DE LA PAPAUTÉ ; MOTIFS CONSTANTS DE LEURS AMBASSADES. SENTIMENTS DES THÉOLOGIENS APOSTATS SUR LA PUISSANCE DE L'EMPEREUR. — CHARLEMAGNE.....	46
VII.....	50
COMMENT IL FAUT JUGER LE MOYEN-ÂGE ; COMPARAISON DE CETTE ÉPOQUE AVEC LA SUIVANTE. L'ÉGLISE ROMAINE EST LA GRANDE FIGURE, LA GRANDE PUISSANCE, L'INTELLIGENCE ET LA SEULE DU MOYEN-ÂGE . — SAINT LOUIS ET LOUIS XIV.....	50
VIII	59
L'EUROPE NE POUVAIT ÊTRE CATHOLIQUE SANS LA PRÉDOMINANCE DU POUVOIR PONTIFICAL. POURQUOI LES PAPES SE SONT TOUJOURS MÊLÉS DES AFFAIRES DES SOUVERAINS. PEUT-ON ACCUSER LES PAPES DES DÉSORDRES QU'A VUS LE MOYEN-ÂGE ?.....	59
IX	63
LOUIS DE BAVIÈRE ET PHILIPPE-LE-BEL. AVEU DE SISMONDI AU SUJET DES LIBERTÉS GALLICANES. APRÈS L'ÉMANCIPATION DES ROIS EST VENUE L'ÉMANCIPATION DES PEUPLES. OÙ NOUS E CONDUITS LE PROGRÈS. AVENIR DE LA PAPAUTÉ.....	63
X.....	69
QUEL SERAIT, AUX YEUX DE M. DE SACY, LE PAPE MODÈLE.	69

XI	72
DANS QUEL ESPRIT IL FAUT ÉTUDIER L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE ET DE LA PAPAUTÉ ?	72

CLÉMENT XIII ET CLÉMENT XIV 75

COMMENT IL FAUT JUGER LA CONDUITE DIFFÉRENTE DE CES DEUX PAPES À L'ÉGARD DES JÉSUITES. LUMIÈRES APPORTÉES PAR LE P. DE RAVIGNAN DANS CE GRAVE SUJET. — IL Y A PRÈS DE CENT ANS QUE COMMENÇA, SOUS LE PAPE CLÉMENT XIII, LA TRAGÉDIE QUI SE DÉNOUA SOUS LE PAPE CLÉMENT XIV PAR L'ABOLITION DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. UN SIÈCLE REMPLI D'ÉVÉNEMENTS TERRIBLES S'EST ÉCOULÉ SANS FAIRE OUBLIER CETTE CATASTROPHE ; LES PASSIONS QUI L'ONT PROCURÉE APPLAUDISSENT ENCORE, ACCUSENT ENCORE L'INNOCENCE QUI L'A SUBIE ; ET TELLE EST ORDINAIREMENT LA VIOLENCE DES ATTAQUES QUE LA DÉFENSE ELLE-MÊME RISQUE PARFOIS DE PERDRE LA MESURE ET DE DONNER UNE PHYSIONOMIE DE VENGEANCE À LA TRANQUILLE FORCE DU DROIT. 75

I	77
LA DESTRUCTION DES JÉSUITES A ÉTÉ LE PREMIER ACTE ET LE PREMIER AVEU DE LA CONJURATION FORMÉE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE CONTRE LE CHRISTIANISME ET L'ORDRE SOCIAL. LES JÉSUITES ET LEURS ENNEMIS : POMBAL, CHARLES III, MME DE POMPADOUR, VOLTAIRE, CHOISEUL, LES PARLEMENTS. — TÉMOIGNAGE DU PHILOSOPHE DUCLOS. CHARLES III ET LE COMTE D'ARANDA. ACTES SAUNAGES COMMIS EN ESPAGNE CONTRE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. EN FRANCE, LE PARLEMENT SE PIQUE D'ÉGALER CHARLES III ; L'ITALIE IMITE LA FRANCE.	77

II	85
CLÉMENT XIII. PATIENCE ET PRUDENCE DE CE PAPE DÈS LE DÉBUT DE LA LUTTE. CARACTÈRE DES CORRESPONDANCES DES ROIS DE CETTE ÉPOQUE AVEC LE SOUVERAIN PONTIFE. LA DÉCADENCE DU PORTUGAL DATE DE SA RUPTURE AVEC ROME. LOUIS XV PROPOSE AU PAPE DE MODIFIER LES CONSTITUTIONS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS ; RÉPONSE DU PAPE ; MAGNANIMITÉ PERSÉVÉRANTE DE CE SAINT VIEILLARD. CONDAMNATION DU <i>LIBELLE JANSÉNISTE</i> : EXTRAIT DES <i>ASSERTIONS</i> . CLÉMENT XIII PROTÈSTE CONTRE LES ARRÊTS DES PARLEMENTS. PUBLICATION DE LA BULLE <i>APOSTOLICUM</i> . LES AMBASSADEURS DES TROIS NATIONS RÉCLAMENT LA SUPPRESSION DE LA COMPAGNIE. — MORT DE CLÉMENT XIII. CE PAPE N'A PAS ÉTÉ UN PONTIFE EXCEPTIONNEL ; IL NE FUT QUE LE PAPE DE TOUS LES TEMPS.	85

III	94
-----------	----

CLÉMENT XIV. LES AMBASSADEURS REÇOIVENT L'ORDRE DE POUSSER ACTIVEMENT L'AFFAIRE DE L'ABOLITION. MISSION DE BERNIS. LETTRE DE CLÉMENT XIV AU ROI D'ESPAGNE. CE QU'IL FAUT PENSER DES IRRÉSOLUTIONS DU PAPE. AMBASSADE DE MONIÑO. CLÉMENT XIV, FORCÉ DE PRENDRE UN PARTI, ACCORDE AUX PRINCES NON LA CONdamnATION MAIS L'ABOLITION DES JÉSUITES. VOLONTÉ DU PAPE, VOLONTÉ DE DIEU..... 94

IV	104
LE PAPE — ATTITUDE DES JÉSUITES APRÈS LA SENTENCE DE ROME. POURQUOI LA COMPAGNIE A SURVÉCU À LA PERSÉCUTION.....	104

LE POUVOIR TEMPOREL DES PAPES..... 107

POURQUOI LA RÉVOLUTION VOUDRAIT DÉPOSER LE PAPE. ACCORD DES PEUPLES ET DES ROIS POUR LE MAINTIEN DU GOUVERNEMENT TEMPOREL DES PAPES ; RAISON DE CET ACCORD..... 107

I.....	110
--------	-----

LA RÉVOLUTION DÉSIRE VAINEMENT LA SUPPRESSION DE CELLE PUISSANCE : C'EST (1°) UNE INSTITUTION INÉBRANLABLE. DIEU, POUR FONDER CE POUVOIR, S'EST D'ABORD EMPARÉ DE ROME. CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN. L'ÉVÊQUE DE ROME RENTRE À ROME, OÙ LE SÉNAT NE REVINT JAMAIS. LES EMPEREURS GRECS ET LES BARBARES, INSTRUMENTS DE LA FONDATION DU POUVOIR PAPAL. AVEU DE L'HÉRÉTIQUE GIBBON. — CHARLEMAGNE ; JAMAIS LE SACERDOCE ET L'EMPIRE NE FURENT MIEUX D'ACCORD QUE SOUS LE RÈGNE DE CE GRAND HOMME ; JAMAIS LA POLITIQUE HUMAINE N'A RIEN CRÉÉ D'AUSI MAJESTUEUX ET D'AUSI PUISSANT. INSTITUTION DU SAINT EMPIRE ROMAIN, L'AN 500..... 110

II.....	118
---------	-----

LA CRÉATION DU POUVOIR TEMPOREL DES PAPES EST (2°) TROP UTILE À L'ÉGLISE POUR QUE DIEU NE CONTINUE PAS D'EMPLOYER EN SA FAVEUR LA PUISSANCE QUI L'A FONDÉE ET CONSERVÉE. — OBJECTIONS COMMUNES DE LA RÉVOLUTION CONTRE LE POUVOIR TEMPOREL. ESSAI QU'ELLE A NAGUÈRE TENTÉ CONTRE LUI ; SON ÉCHEC. LOUIS-NAPOLÉON ROUVRE LES PORTES DE ROME AU VICAIRE DE JÉSUS-CHRIST. PELLEGRINO ROSSI. SENTIMENTS DE RANCKE, DE FLEURY, DE MULLER, DE HALLER, DU PRÉSIDENT HÉNAULT, DE NAPOLÉON IER, DE NAPOLÉON III, SUR L'INDÉPENDANCE DU POUVOIR TEMPOREL DES PAPES. EXTRAITS D'UNE LETTRE PASTORALE DE MGR BERLEAUD ET DE L'ÉCRIT DE MGR PARISIS, INTITULÉ : DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT..... 118

III	128
-----------	-----

L'HUMANITÉ A (3°) SI GRAND BESOIN DU POUVOIR TEMPOREL DES PAPES QUE, SI NOS RÉVOLUTIONNAIRE PARVENAIENT À L'ÉBRANLER TANT SOIT PEU, LEURS NEVEUX EUX-MÊMES S'EMPLOIERAIENT À RÉPARER LES DÉGÂTS. CE QUE NOS JOURNALISTES APPELLENT : LE PEUPLE ROMAIN. C'EST LE PAPE SEUL QUI FAIT DU PEUPLE ROMAIN UN PEUPLE. LA ROME DES PAPES, CENTRE DE LA CIVILISATION UNIVERSELLE. — LA LIBRE PENSÉE EST HYPOCRITE ET POLTRONNE. ÉTERNELLE JEUNESSE DE LA VÉRITÉ. LA VÉRITÉ DE JÉSUS-CHRIST REMPLIRA SA MISSION DE CRÉER DES VIVANTS ET DE RESSUSCITER DES MORTS ; LES SAINTS CONTINUERONT ET DÉVELOPPERONT L'ŒUVRE DE JÉSUS-CHRIST. 128

CONCLUSION 135

LE PAPE RÉTABLI PAR LA FRANCE : TEL EST L'ÉVÉNEMENT DU SIÈCLE. VANITÉ DE LA POLITIQUE DES SOUVERAINS QUI ONT VOULU ABATTRE LA PUISSANCE TEMPORELLE DES PAPES. QUELLE EST AUJOURD'HUI DANS L'ÉGLISE LA PUISSANCE PAPALE. LA PAPAUTÉ SERA L'INSTRUMENT DE DIEU POUR LA RÉÉDIFICATION DE LA SOCIÉTÉ..... 135